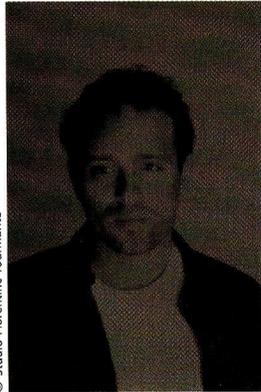


La mise en relief de Sylvain Couzinet-Jacques

par Olivier Namias



© Studio Florentine Tourmante

« Il me semble que le discours est beaucoup plus fort en photographiant des éléments du quotidien. On n'a pas besoin de voir un miséreux pour comprendre la misère. »

Comment réapprendre à voir dans un univers aveuglé par la surabondance d'images ? Assumant cette impossibilité, Sylvain Couzinet-Jacques photographie des sujets d'apparence banale mais au travers de processus sophistiqués de mise en scène qui nous aident à voir ce que l'on ne savait plus discerner.

Confrontés à la déliquescence du photoreportage, beaucoup de photographes quittent le gilet multipoches du journaliste pour endosser le costume de l'artiste, avec plus ou moins de succès. Âgé d'à peine 30 ans, Sylvain Couzinet-Jacques n'a pas vécu la crise de la presse magazine ou l'époque aujourd'hui mythifiée du photojournalisme. Son travail est pourtant une combinaison subtile du témoignage – revendiqué par le reportage – et des outils de l'art conceptuel. Un mélange fidèle à sa trajectoire.

Diplômé de l'École nationale supérieure de photographie d'Arles, après un premier cursus aux Beaux-Arts de Marseille, Sylvain Couzinet-Jacques s'est formé à rebours : « Aux Beaux-Arts, je faisais surtout de la photographie, tandis qu'à Arles, où l'enseignement s'articulait autour de la littérature, je me suis d'abord intéressé à l'art. » Son goût pour la philosophie l'incite à interroger le sens de l'image dès ses premières séries, réalisées sur le continent nord-américain : « Pour un photographe, les États-Unis sont un énorme territoire d'images bien avant d'être un territoire concret. Les clips, le cinéma, l'histoire de la photographie nous ont transmis des visions du pays bien avant qu'on ne le parcoure. Une fois sur place, j'ai réalisé qu'il était impossible pour moi de photographier un espace que notre culture visuelle avait rempli de stéréotypes, faisant du pays l'inverse du lieu de la nouveauté, alors que l'on n'a pas d'images de la Suisse ou du Luxembourg », explique le photographe. À chaque figure son auteur : les stations-service à Ed Ruscha, les paysages à Ansel Adams, les banlieues à Stephen Shore, New York à William Klein et bien d'autres... Couzinet-Jacques a tenté de dépasser cette usure du regard en instaurant son propre dispositif visuel : « Duras disait que face aux choses impossibles à écrire, il faut écrire sur cette impossibilité. J'ai décidé de noircir les images de figures familières, de les assombrir afin d'accroître leur dimension théâtrale. Regarder une photographie sombre demande plus de temps. L'assombrissement offrait le moyen de revoir des

images qu'on connaissait par cœur. C'est dans cette perte du visible que le visible apparaît. » Sur ou sous-exposées, les photographies de la série *footnotes* invitent au décryptage attentif de scènes banales – un pavillon cossu, un chien décharné, un jeune tatoué.

UN UNIVERS DYSTOPIQUE

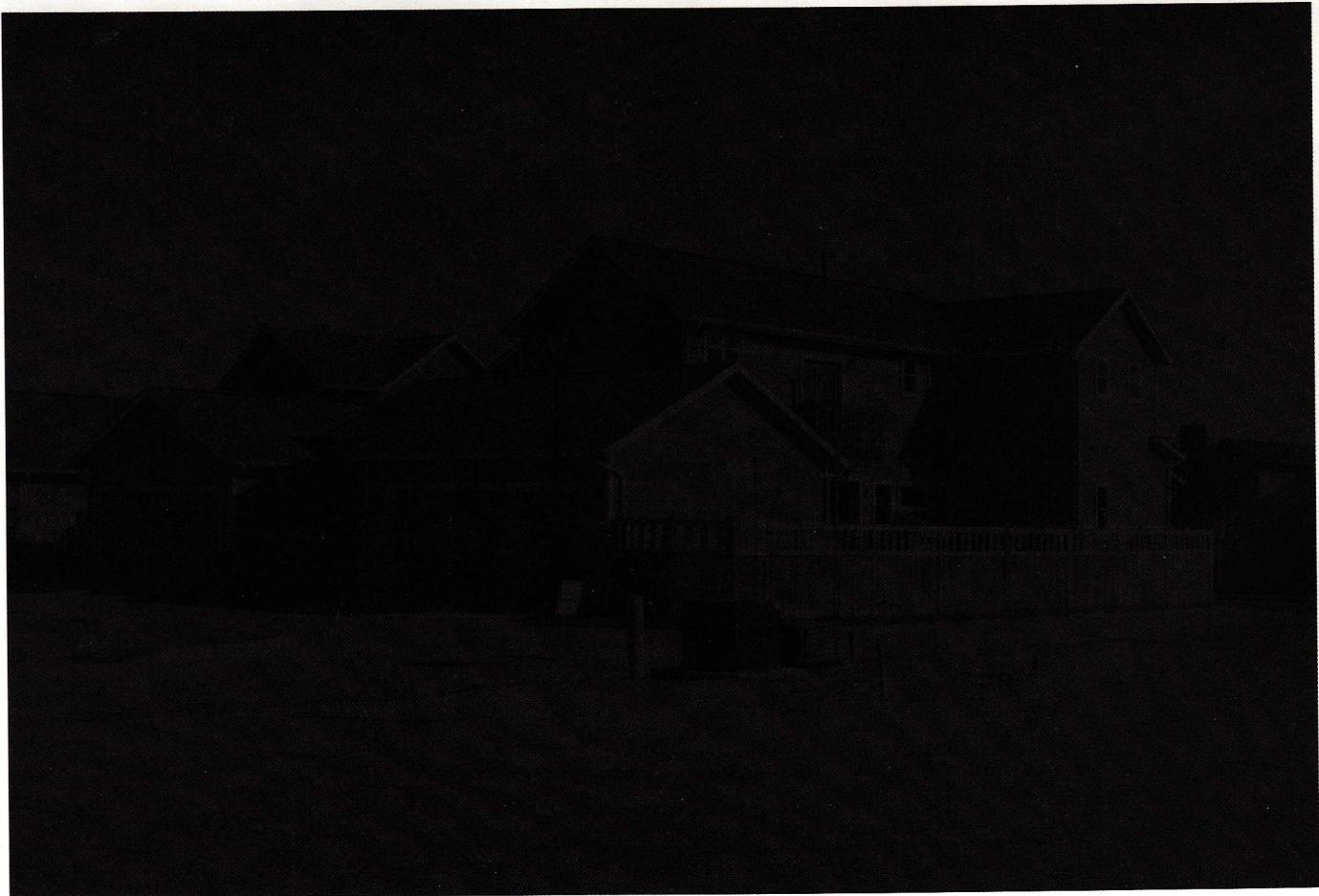
« Lors de mes séjours aux États-Unis, je me suis rendu dans les zones touchées par Katrina. J'ai photographié les maisons détruites, les ghettos, mais j'ai finalement refusé de les montrer, par refus de verser dans le sensationnalisme. Il me semble que le discours est beaucoup plus fort en photographiant des éléments du quotidien. On n'a pas besoin de voir un miséreux pour comprendre la misère. » S'il veut attirer l'attention sur un certain état du monde, Sylvain Couzinet-Jacques se distingue ainsi clairement du reporter. Pour lui, ses photographies doivent trouver un écho dans l'imagination du spectateur, activer des « images mentales ». Le risque étant qu'à moins d'expliquer, on conforte le regardeur dans ses propres stéréotypes.

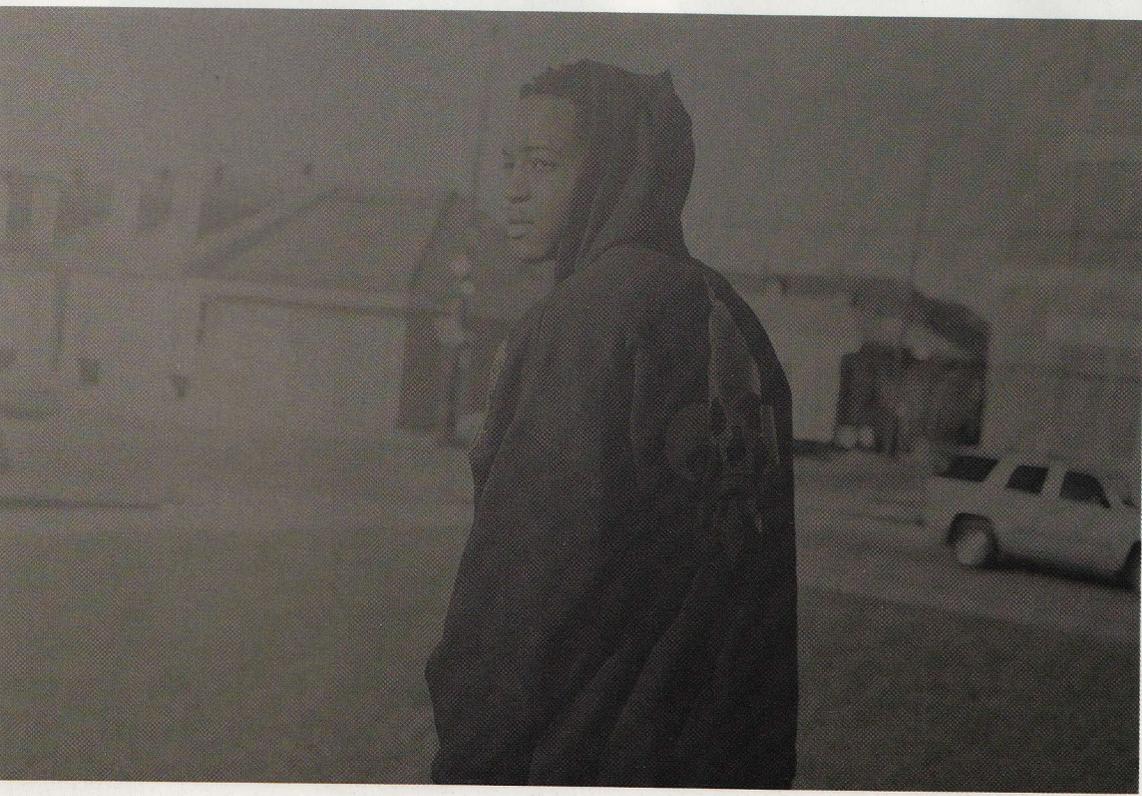
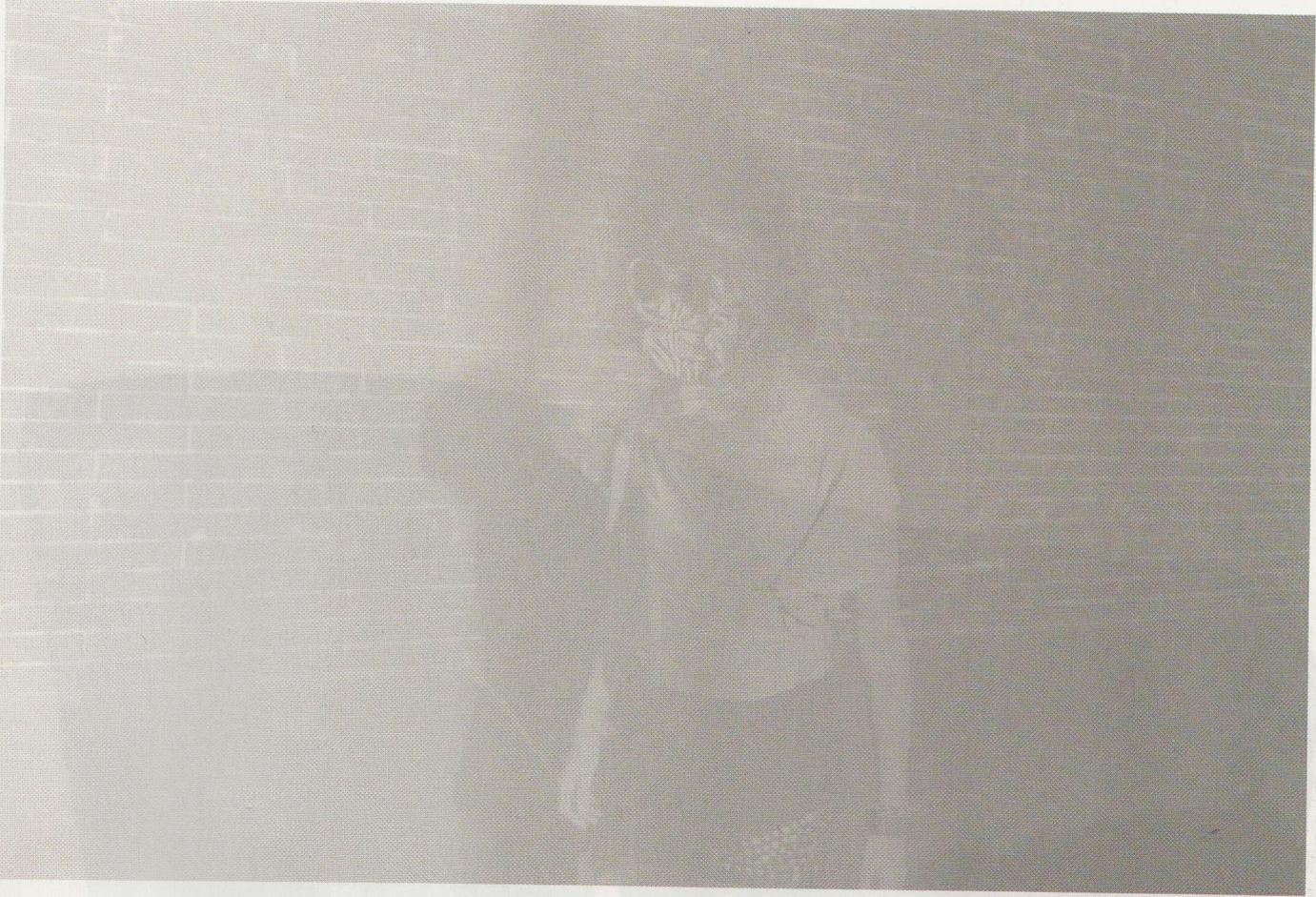
Difficiles à imprimer et à montrer, les photographies de Sylvain Couzinet-Jacques sont d'abord destinées à être présentées dans le cadre d'installations. Imprimées sur des tôles froissées, des couvertures de survie mises en vibration par des enceintes diffusant des basses inaudibles, elles sont intégrées dans des dispositifs complexes. Le dernier fut monté au Bal, à Paris, en décembre dernier. Il accompagnait un travail portant sur la crise économique espagnole, un sujet plutôt difficile à illustrer. Les images, des vues de détail ou d'ensemble du territoire tirées à différents formats, étaient présentées sous une lumière ultraviolette qui les détruisait lentement, n'épargnant que celles protégées d'un filtre spécifique. Agressif pour le papier photographique, l'illumination était aussi dangereuse pour l'œil humain. Le visiteur recevait à l'entrée de l'expo des lunettes de protection pour sa rétine. « La vocation du Bal m'a conduit à interroger mes images sous l'angle du document. Par nature, le document appartient au passé. Il sert d'abord aux historiens, et l'on produit des documents pour le futur. Le dispositif de destruction accélérât ce processus de vieillissement, renvoyant à la notion de perte. Je voulais aussi que l'on se trouve dans un environnement décalé, qui étonne au départ et finisse par angoisser le visiteur », résume-t-il. ■



^ Image extraite de la série *Standards & Poors*.

< Vue de l'installation *Standards & Poors* présentée au Bal entre décembre 2013 et janvier 2014. Des tubes fluorescents diffusaient une lumière ultraviolette qui enclenchait un processus de destruction lente des images qui n'étaient pas protégées par un film spécifique.





Sur ou sous-exposée, les photographies de la série *footnotes* invitent au décodage attentif de scènes banales.



^ *Palm Trees Accidents*. Entre sculpture et photographie, les images de cette série sont montées sur un support aluminium volontairement froissé par l'auteur.
> Image de la série *Standards & Poors*.

